

J'ai vu...



FOP.47

LE 2 AOUT ANNIVERSAIRE DE L'ULTIMATUM DE L'ALLEMAGNE A LA BELGIQUE
LE PRESIDENT REND VISITE AU ROI ALBERT A LOO EN TERRE BELGE. ■ ■

M^r POINCARÉ

ROI ALBERT

M^r MILLERAND



APRÈS L'ABANDON DE VARSOVIE, LES ARRIÈRE-GARDES COUVRENT LA RETRAITE (5 Août).

Avec un ordre admirable, faisant subir à l'ennemi d'énormes pertes — 350.000 Allemands, dit-on, seraient hors de combat, — les Russes se replient, détruisant tout sur leur passage, ne laissant aux onze armées austro-allemandes ni une poignée d'herbe pour les

chevaux, ni une once de farine pour les hommes. C'est en somme le plan habile contre lequel vint échouer le génie de Napoléon. Le Kaiser n'est pas le petit Corse. Patientons encore quelques temps et nous aurons la joie de voir nos alliés reprendre une offensive

victorieuse contre un ennemi décimé, affamé et découragé. Pour l'instant, les Russes font ce qu'ils devaient faire. Ils attirent vers eux les forces austro-allemandes, épuisant Mackensen, troublant Hindenburg, tenant au nord en échec von Scholz sur la Narew,

arrétant sur le Bug von Galwitz, inquiétant von Worisch sur la Vistule, et, pour ralentir la marche des coalisés, ils leur jettent comme une proie Varsovie : sa possession sera d'ailleurs fatale aux soldats du Kaiser, qui a remporté sans doute une victoire sans lendemain.



Le Président prend congé du roi Albert après lui avoir remis la croix de guerre.



Sur la route de Furnes à Nieuport : le Président, après avoir examiné les positions de l'armée belge, regagne sa voiture.

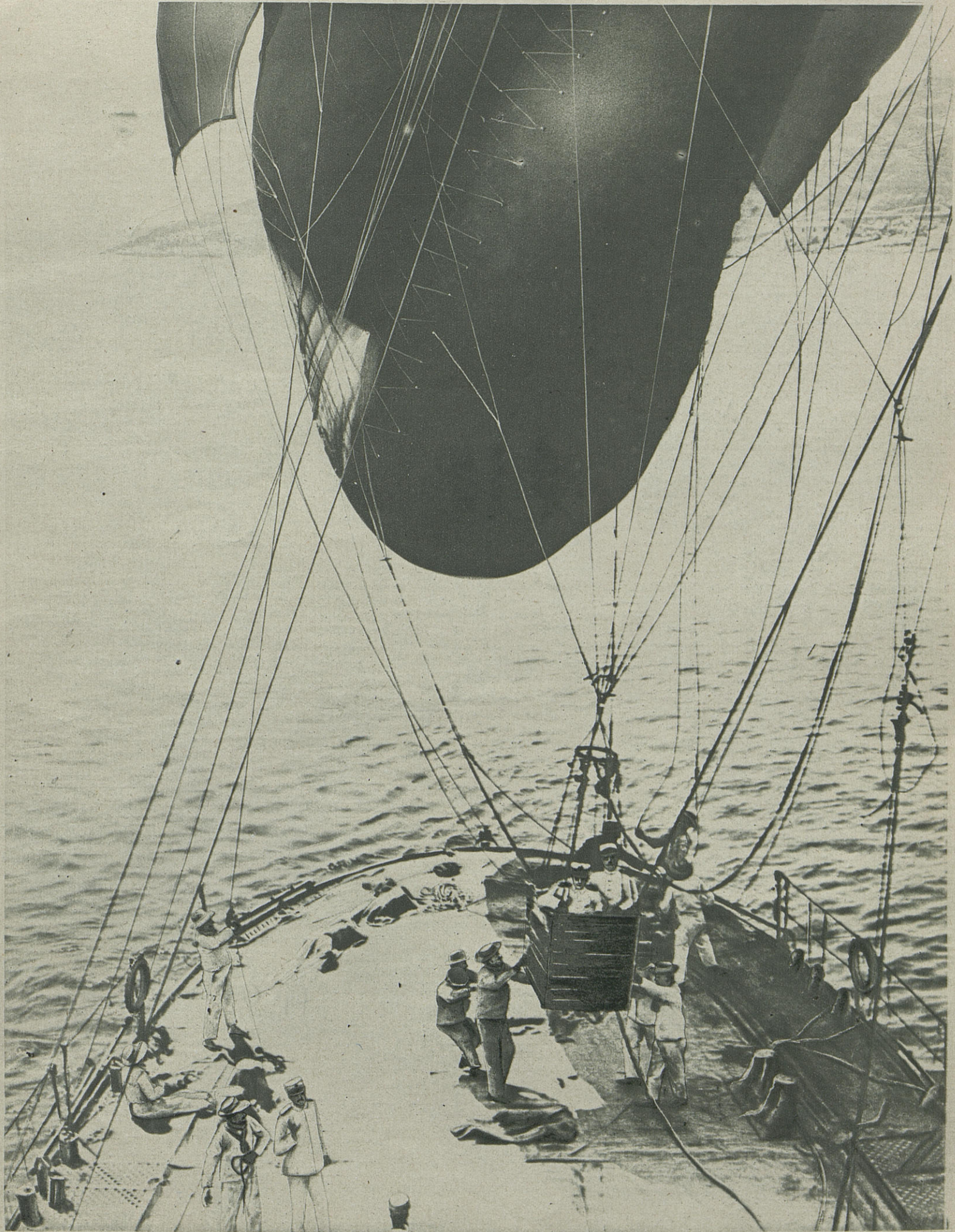


Le Président attache la croix de guerre au drapeau du 2^e régiment bis de zouaves.

PENDANT LA VISITE DU PRÉSIDENT AU ROI ALBERT

Le 2 août, jour de l'anniversaire de l'ultimatum de l'Allemagne à la Belgique, le Président de la République accompagné du ministre de la Guerre est allé rendre visite au roi Albert ainsi qu'à la reine Élisabeth. C'est à Loo, en terre belge, qu'a

eu lieu l'entrevue. M. Poincaré a remis au roi, qui l'a acceptée avec une visible émotion, la croix de guerre française; il lui a répété encore une fois que la France considérait la cause de la Belgique comme indissolublement liée à la sienne.



DANS LA HAUTE-ADRIATIQUE : LA SURVEILLANCE ITALIENNE AUTOUR DE POLA

De même que les escadres anglaises sont maîtresses des mers septentrionales, la flotte italienne a le contrôle de l'Adriatique. Les navires autrichiens sont bloqués à Pola et n'osent plus s'aventurer au large où croisent les "éclaireurs" de nos

alliés. Sur la plage arrière de ce croiseur, un ballon captif va s'élever pour que ses pilotes puissent fouiller l'horizon et surveiller les flots afin de prévenir l'arrivée de quelque sous-marin dont le périscope seul peut déceler la présence.

Si nous voulons une paix durable...⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite)

Actuellement les habitants de la Bohême sont, dans leur grande majorité, antiallemands. Dans tout le royaume on parle avec affectation la langue tchèque et on refuse de répondre en allemand aux étrangers. Les produits germaniques sont boycottés. Les puissantes sociétés de Sokols (*sokol* signifie vautour) ont permis aux indigènes de former des groupements nationaux sous prétexte d'entraînement physique. Les jeunes hommes du pays ne fréquentent que les cours de l'université tchèque. Les ménagères n'achètent leurs marchandises que chez les commerçants qui collent sur leurs produits les bandes de l'association scolaire et elles payent ainsi, de bon cœur, un impôt volontaire pour la diffusion de la langue nationale.

PARTIS POLITIQUES. Malheureusement la Bohême connaît, comme beaucoup d'autres pays irrédentes, les pires divisions politiques. Les vieux Tchèques ayant montré trop peu de vigueur dans la lutte contre l'absolutisme habsbourgien, le parti des jeunes a fini par les éliminer de la vie publique. En même temps surgissaient trois groupes nouveaux, les radicaux, les socialistes nationalistes et les agrariens. Les Allemands pensèrent un instant pouvoir profiter de ces querelles. Comme en Poméranie et en Alsace-Lorraine, leur intervention refit heureusement l'union des Tchèques devant le danger commun, toute la politique des indigènes est maintenant basée sur le droit d'état et le droit des nationalités.

Longtemps le système électoral des curies avait privé les habitants de la Bohême d'une représentation proportionnelle au Reichsrath et à la Diète de Prague. C'est de leur pays cependant que partit le mouvement en faveur du suffrage universel. Ce mouvement donna des résultats appréciables, du moins dans l'empire. Le vieux François-Joseph finit par accorder un mode de suffrage plus populaire à ses sujets, en limitant toutefois la représentation des nationalités opprimées. L'obstruction des Tchèques dans les deux parlements avait hâté la réforme. Il est vrai que les Allemands à leur tour devaient employer à Prague ce moyen antiparlementaire d'imposer sa volonté aux majorités récalcitrantes. Durant les dernières années la Diète de Bohême était condamnée à l'inaction la plus complète, par suite de leur opposition irréductible.

Est-il dès lors surprenant que les rivalités entre Tchèques et Allemands aient poussé les premiers jusqu'au séparatisme? On l'a bien vu, quand éclata la guerre mondiale et que la population indigène de la Bohême manifesta si bruyamment ses sympathies pour les alliés. Faut-il, à ce propos, rappeler les manifestations qui eurent lieu à Prague et qui provoquèrent de si dures répressions, l'arrestation et l'exécution des chefs du mouvement, les mutineries militaires avec les sanctions brutales et sanglantes que leur donnèrent les Autrichiens? Les régiments tchèques ne combattent qu'à contre-cœur les Russes dont ils attendent la délivrance. Les Français sont très populaires en Bohême, où les Allemands sont universellement détestés. Rappelons à ce propos que les Tchèques protestèrent par deux fois contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'empire germanique.

L'AVENIR. Que sera la Bohême de demain? Les vieux Tchèques dont Riegen fut le chef, ne veulent que faire proclamer François-Joseph roi de Bohême, comme on le leur avait jadis formellement promis. Ils pensaient remplacer ainsi le slavisme par le trialisme ou le fédéralisme, si d'aventure le Habsbourg avait consenti à donner une autonomie complète aux Serbo-Croates d'Autriche-Hongrie. Parmi les jeunes Tchèques ont trouvé des panslaves qui ne seraient pas éloignés d'offrir la couronne de Bohême à un grand-duc russe et des austrophiles qui s'accommoderaient d'un souverain de la maison des Habsbourg. Ceux-là n'ont pas oublié que l'archiduc François-Ferdinand, la victime de l'attentat de Serajevo, avait épousé la comtesse Schoteck, originaire de Bohême, et que, sous l'influence de sa femme, il avait projeté, à ce qu'on affirme, de doter l'empire du régime fédéraliste grâce auquel l'élément slave aurait été affranchi de la lourde domination allemande. Les socialistes tchèques sont républicains. Kramarj, le grand agitateur que les Autrichiens ont jeté en prison, en même temps que Scheiner, le président de la fédération des Sokols, n'est pas panslaviste, mais néoslaviste. Pour lui il n'est nullement nécessaire que les races slaves soient unies sous le sceptre ou la protection des tsars de Russie; mais elles devront pouvoir librement développer leurs qualités individuelles dans la plus large autonomie.

Les néoslavistes seraient plus disposés à se rapprocher du latinisme que de la formule étatique de leurs amis de Pétrograd et de Moscou. Ils ne veulent en tout cas dépendre de personne au point de vue politique, pas plus de l'empire des Romanoff que de celui des Habsbourg.

La Bohême avec la Moravie, la Slavonie et la Silésie occidentale formerait un pays parfaitement homogène, disposant de ressources abondantes et capable de s'administrer lui-même.

Il est probable que l'accord se fera entièrement entre les trois partis indigènes pour demander au congrès qu'on fasse de leur pays un État indépendant. Cet État sera-t-il une monarchie ou une république? Nul ne saurait encore le prévoir et le prédire.

J'ai, sous les yeux, en écrivant ces lignes, une carte de propagande, où les frontières de la future Bohême indépendante sont nettement tracées. En voici la légende: « Depuis 1526, les pays Tchèques (Bohême, Moravie, Silésie, Slavonie) souffrent sous le joug des Habsbourg; mais le jour de la délivrance approche. Vive la Triple-Entente! »

Puisse le vœu des habitants des provinces asservies se réaliser bientôt. Le nouvel État sera le meilleur et le plus solide boulevard de notre civilisation contre le germanisme envahisseur.

DANS LES BALKANS. Si déjà la question polonaise et le problème tchèque créent de gros soucis à ceux qui seront chargés de refaire la carte de l'Europe en se basant sur le principe des nationalités, les rivalités des peuples balkaniques soulèveront des conflits bien plus tragiques et dont la solution définitive sera malaisée à découvrir.

Il y a en Autriche-Hongrie 783 300 Serbo-Croates, 1 252 900 Sloènes, 275 000 Roumains. Tous ces groupes ethniques tendent à se détacher de l'empire et à faire

retour aux pays habités par leurs frères de race déjà indépendants. Malheureusement les sphères d'influence des États balkaniques sont mal définies. Plus que partout ailleurs, dans ces provinces qui subissent depuis plusieurs siècles le joug étranger, les nationalités sont entremêlées. Les statistiques officielles des autorités autrichiennes et hongroises manquent d'ailleurs de sincérité; celles que fournissent les États voisins, de précision. On en est donc réduit à de simples conjectures quand il s'agit de fixer les frontières purement idéales qui devront séparer plus tard les peuples rivaux.

QUERELLES DE RACES. Nous avons eu un avant-goût des querelles entre nationalités pendant la deuxième guerre balkanique, quand, à propos de la délimitation de la nouvelle frontière entre la Bulgarie d'un côté, la Grèce et la Serbie de l'autre, les nations qui la veille avaient combattu, côte à côte, contre l'ennemi commun, le Turc, en vinrent aux mains et entraînent à leur suite la Roumanie.

Déjà quelques années auparavant l'annexion par l'Autriche de la Bosnie et de l'Herzégovine avait failli provoquer une grande guerre européenne. Il est certain, en tout cas, que le traité de Bucarest, qui mit fin à la deuxième guerre des Balkans, renfermait en lui les germes du conflit général auquel nous assistons à cette heure.

Les Serbo-Croates de la monarchie dualiste n'avaient pas pu se résigner à leur asservissement. L'agitation qu'entretenaient dans leurs provinces les sociétés panserbes inquiétait constamment les hommes d'État de Vienne et de Budapest. D'un autre côté, les Autrichiens ne pouvaient pas se résigner à renoncer au rêve si longtemps caressé de la possession de Salonique. Pendant près d'un demi-siècle toute leur politique s'était résumée dans la formule de la « poussée vers l'Est » et Berlin, qui comptait bénéficier de cette avance allemande pour mieux placer la Turquie sous sa dépendance, pour établir un meilleur accord avec la ligne de Bagdad et devenir une puissance méditerranéenne, encourageait sans cesse son alliée à concentrer tous ses efforts à la conquête, au moins économique, des provinces orientales de l'Europe.

Or tout ce plan, savamment combiné, avait été démoli par les guerres des Balkans, qui, en consolidant l'indépendance de la Serbie et de la Grèce, avaient encore permis à ces deux États d'augmenter considérablement leurs territoires aux dépens de la Turquie. Rappelons à ce propos que les deux empires du centre avaient, au début de la première guerre entre la Ligue des Balkans et l'empire ottoman, déclaré de la façon la plus formelle que, quel que fût le résultat des opérations militaires, le *statu quo* territorial devrait être maintenu, et qu'ils se résignèrent ensuite, à contre-cœur, sous l'énergique pression de la Triple-Entente, à laisser démembrer la Turquie d'Europe. Encore réussirent-ils à empêcher les Serbes d'atteindre la mer en créant le royaume d'opérette de l'Albanie, qui devait du même coup leur fournir, au moment voulu, l'occasion d'intervenir de nouveau dans les affaires d'Orient.

E. WETTERLÉ.

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 20 et suivants.

J'ai vu.



Type de soldat de la république de Saint-Marin.

Le tocsin qui sonna la mobilisation.

Le drapeau à l'hôtel de ville le jour de la déclaration de guerre.

Un des deux soldats chargés d'assurer l'ordre intérieur.

LE PLUS PETIT PAYS DU MONDE, LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN, EST ENGAGÉE DANS LA PLUS GRANDE GUERRE DU MONDE

La république indépendante de Saint-Marin, enclavée dans le royaume d'Italie et qui compte 10 000 habitants, constituait, de par sa situation, un point où les avions autrichiens auraient pu se ravitailler. Pour écarter semblable risque, les citoyens de la république ont déclaré la guerre à l'Autriche et ont joint

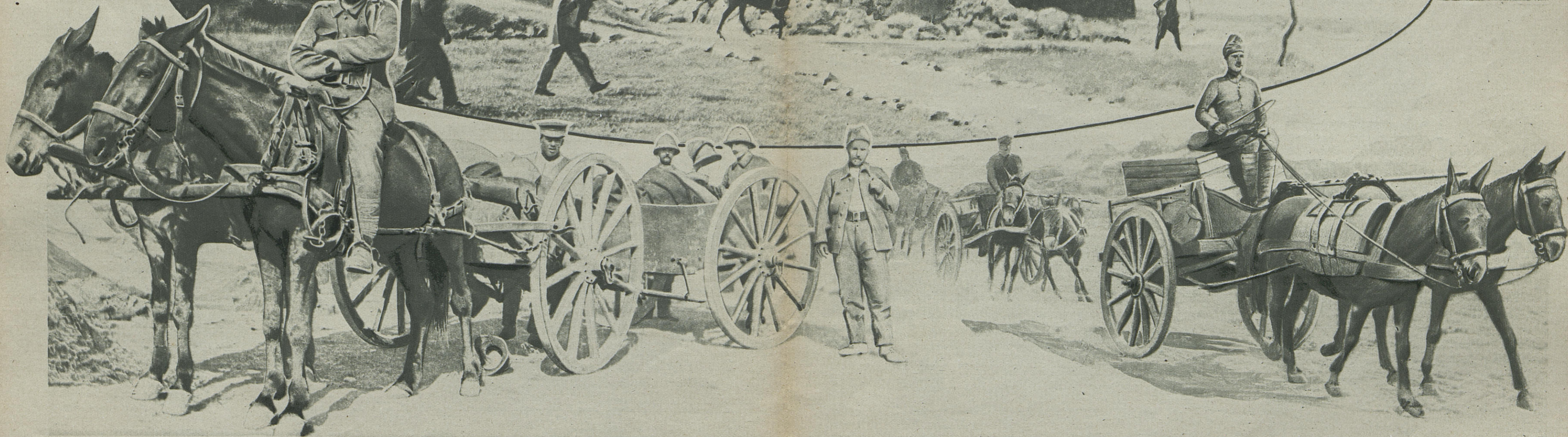
leurs forces à celles de l'Italie. La mobilisation a été décrétée : le tocsin s'est fait entendre et le drapeau de la république a été érigé sur l'hôtel de ville. Tous les soldats — ils sont 27 — ont gagné le front. Seuls, les deux braves que l'on voit ici sont restés pour assurer l'ordre intérieur de la vaillante république.



L'HYMNE A LA FRANCE DES ORPHELINS DE THANN

C'est à Thann, la cité alsacienne redevenue, et pour toujours, française. La guerre a mis en deuil bien des familles de la petite ville, et la France en a aussitôt adopté tous les orphelins. Déjà Paris a fait tout récemment un accueil plein d'amour à ces

petits infortunés. Le 14 juillet, avant de quitter leur ville natale, les jeunes filles de Thann, réunies en cercle sur la place publique, ont chanté, avec la "Marseillaise", un hymne à la France, pendant qu'au loin le canon grondait dans les sapinières.



ATTELAGE DE CONVOYEURS ANGLAIS

EN HAUT : LES TIRAILLEURS DANS LE RAVIN DE KRITHIA
AU MILIEU : UN CHATEAU FORT SUR LA ROUTE DE KRITHIA A SEDDUL-BAHR

ATTELAGE DE CONVOYEURS HINDOUS

(Photographies de notre envoyé spécial.)

SCÈNES ET PAYSAGES DES DARDANELLES. — SUR LA ROUTE DE SEDDUL-BAHR A KRITHIA

Sans relâche les canons tonnent aux Dardanelles, et la guerre a donné à ces pays, qui semblaient faits pour la contemplation et le repos, une vie intense et dramatique. Seddul-Bahr, étagée sur ses tonnelles d'amandiers enguirlandés de vignes, n'est plus qu'un amas

de ruines, et ses antiques châteaux croulent sous les coups des gros canons de marine. Mais la lutte est âpre, nous n'avancons que pas à pas. Voici, pris sur la route de Seddul-Bahr à Krithia, quelques instantanés uniques. En haut, les tirailleurs noirs, dans

un ravin face à Krithia, la vieille forteresse turque d'où chaque jour les ennemis essaient de nous jeter à la mer, attendent, au repos, la contre-attaque. Puis les ruines d'un château près de Krithia, qui, tout ébréché par les obus, avait été construit au

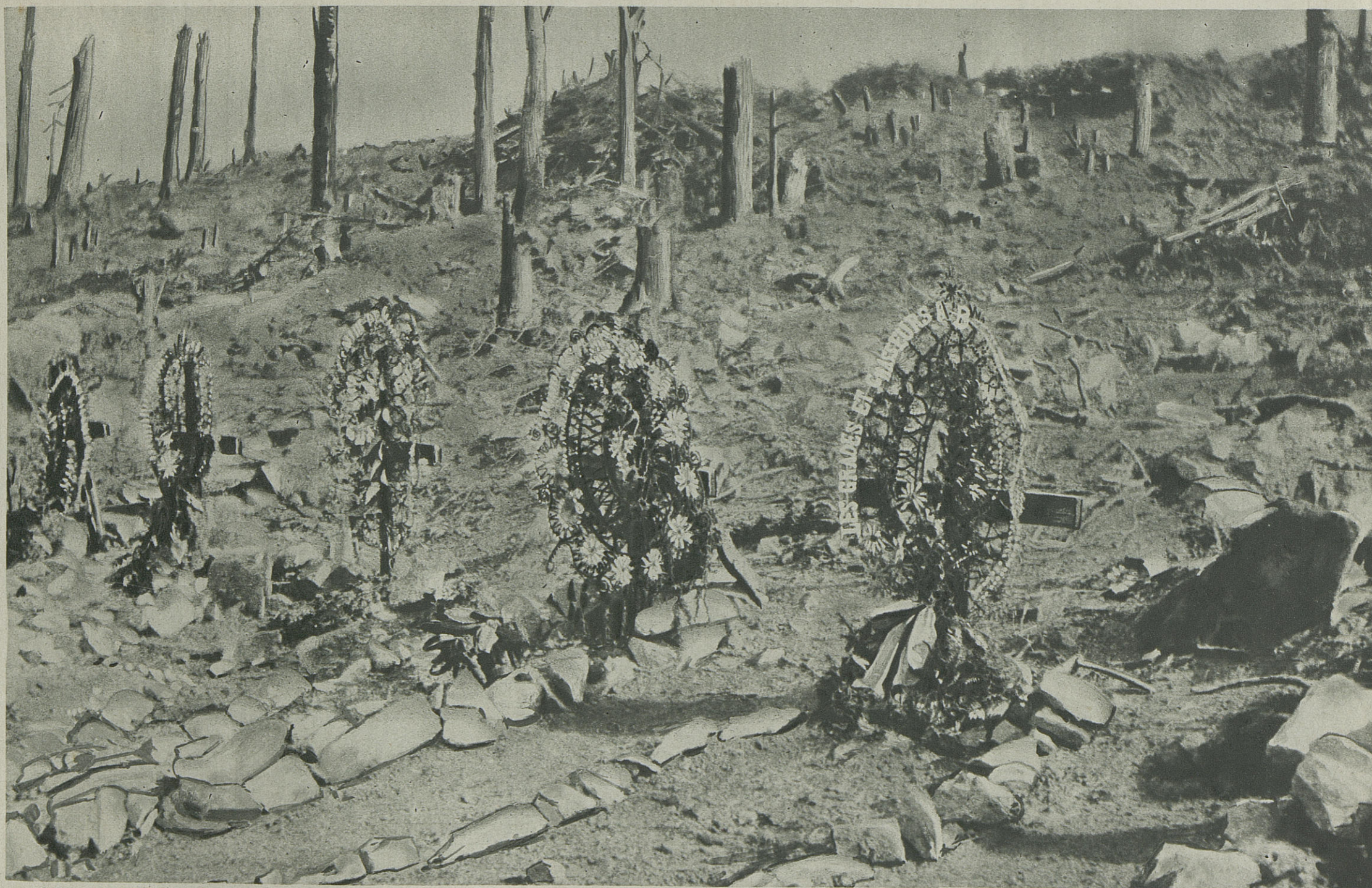
temps où les Grecs, cuirassés d'airain, débarquèrent de leurs vaisseaux. A gauche et à droite, deux pittoresques attelages de convoyeurs anglais et hindous qui font incessamment la navette entre Krithia et la côte pour ravitailler les troupes en obus.



APRÈS L'EXPLOSION DE LA MINE, L'ORGANISATION TYPE D'UN " ENTONNOIR "

C'est à S..., sur la ligne de feu, que ce document a été pris. Les sapeurs ont mis le feu à la mine. Une explosion assourdissante... Des centaines de mètres cubes de terre volent dans le ciel avec des morceaux de corps d'hommes déchiquetés. Il ne reste du fragment de tranchée ennemie qu'un énorme trou : un " entonnoir ". Une colonne d'assaut qui guettait, s'est élancée aussitôt, baïonnette au canon, et prend possession du cratère encore fumant pour le transformer en citadelle. Barrée

par des amoncellements de sacs de terre, la brèche est devenue une barricade infranchissable ; elle est flanquée d'abris contre lesquels les plus gros obus restent impuissants. On distingue, au fond, une sentinelle, à son poste d'observation. A gauche, une ouverture (2) marque la sape allemande mise à jour par l'explosion. Au-dessus d'elle (1), l'entrée de notre poste d'écoute. Le sol crayeux de la Champagne pouilleuse donne à ce paysage guerrier un aspect hivernal.



LES MORTS DE L'HARTMANNSWEILER DORMENT LEUR DERNIER SOMMEIL SUR LE PLATEAU QU'ILS ONT CONQUIS

Sur la pente à jamais célèbre du " vieil Armand " où chaque motte de terre fut arrosée de sang, on voit un cimetière. C'est celui des hommes qui sont tombés pour sa conquête. Chacun des héros a sa tombe sur le théâtre même de ses exploits : on en compte une centaine. La main fraternelle des survivants — qui occupent les hauteurs du plateau — a élevé

une croix, accroché des couronnes au lieu même où la gloire et la mort, en même temps, les couchèrent pour toujours dans cette terre disputée jusqu'au sacrifice total d'une vie. On peut distinguer sur les couronnes des inscriptions d'une éloquence pathétique. Sur celle de droite, notamment, on lit : " Les gradés et les chasseurs du X... Bataillon à leur camarade ".

SUR TERRE ET DANS LES AIRS (1)

« C'était la fin : l'escadron était prisonnier ; il ne restait plus qu'à se rendre ou à mourir crânement... C'est cette dernière solution que prend le lieutenant de G... Il arrive à grouper tout son monde dans une ferme isolée, inoccupée par l'ennemi, et là il décide d'empoisonner ou tuer tous ses chevaux, puis de donner ensuite à chaque cavalier sa liberté pour essayer de franchir les lignes isolément...

« Mais au moment où il va commencer le sacrifice le plus dur à un officier de cavalerie, celui de tuer ses chevaux, ses compagnons de peine et de gloire, le fermier qui lui a donné l'hospitalité apprend au lieutenant de G... qu'à 800 mètres de là, il a vu, avant la nuit, un parc d'aviation installé sur le bord de la route, avec plusieurs aéroplanes et plusieurs autos.

« De G... saisit tout de suite le parti qu'on peut tirer de ce renseignement et voit là la possibilité de se faire tuer en faisant une dernière œuvre utile.

« L'attaque de l'escadrille est décidée : dès huit heures du soir il élabore le plan avec ses officiers. Des reconnaissances sont envoyées : elles arrivent à s'approcher en rampant et à rapporter les renseignements nécessaires pour pouvoir attaquer à coup sûr.

« La situation de l'escadrille allemande est la suivante : les tracteurs sont rangés le long de la route ; devant les tracteurs, perpendiculairement à la route, il y a des avions rangés en plein champ.

« Le service de garde est peu considérable : deux sentinelles à l'extérieur ; la troupe et les officiers doivent être couchés soit dans les tracteurs, soit dans des maisons voisines.

« Le nombre des avions et des tracteurs est approximativement évalué à huit ou dix.

« Jusqu'à 11 heures du soir le lieutenant de G... organise minutieusement les détails de l'attaque pendant que les sentinelles au dehors font le guet. Le dispositif suivant est adopté.

« Deux pelotons à cheval commandés par le lieutenant de G... lui-même s'élanceront à la charge en poussant des clameurs : ce sera l'attaque de front. Pendant ce temps, les deux autres pelotons à pied, placés en potence par rapport aux pelotons à cheval, ramperont jusqu'aux avions pour y mettre le feu.

« Le lieutenant de K... est chargé de prendre le commandement des hommes à pied.

« A 1 heure du matin, l'escadron arrive à se masser sans bruit à 300 mètres du parc d'aviation : les sabots des chevaux ont été entourés de drap.

« Sur la gauche, et faisant un angle droit avec les pelotons à cheval, les deux pelotons à pied rampent et attendent à quelques mètres des avions.

« L'instant est solennel, et tout d'un coup de la nuit noire un cri répété par cent voix s'écrie :

« — En avant ! les enfants ! Vive la France ! »

« C'est l'héroïque de G... qui l'a poussé en se précipitant sabre haut vers les avions.

« Malheureusement pour les nôtres, les reconnaissances n'étaient pas arrivées à éventer la présence d'une mitrailleuse placée dans l'axe des avions, tout près du poste de garde.

« En entendant le bruit de la galopade, les deux sentinelles, avec une présence d'esprit remarquable, il faut le reconnaître, sans se laisser démonter par cette avalanche ahu-

rissante de cavaliers qui en pleine paix du cantonnement leur tombe dessus, se mettent à manœuvrer la mitrailleuse et à faucher devant elles...

« En quelques secondes la charge française est foudroyée : des cavaliers isolés parviennent à échapper à la rafale de balles et traversent les avions, mais la grande partie de l'escadron gît dans l'ombre, blessés et mourants. L'âme de l'attaque, l'héroïque lieutenant de G... agonise au milieu des siens, couché dans le champ de betteraves.

« La partie semble perdue. Mais les deux pelotons à pied du lieutenant de K...

coup de revolver, cependant qu'un sous-officier allemand, surgissant à son tour de l'intérieur de l'automobile, lui assène un coup de levier dans le ventre et l'étend, sanglant.

« Mais la mort du chef allemand a donné comme toujours le signal de la cessation de la résistance.

« Éperdus, les Boches fuient dans toutes les directions, pendant que les avions, allumés un à un par les dragons survivants, continuent à flamber et à éclairer cette scène de carnage et de victoire.

— Et combien y eut-il d'avions démolis ?

— Six hors d'usage.

« Le lieutenant de K..., blessé, put se traîner jusqu'au hameau où il fut caché et soigné par le curé jusqu'à l'arrivée des soldats français, trois jours après... Et de son lit il eut la joie triomphante de voir passer le lendemain les tracteurs ennemis emmenant plus loin le reste de l'escadrille, traînant les avions à moitié brûlés et taillés. Telle est l'histoire de l'escadron du lieutenant de G...

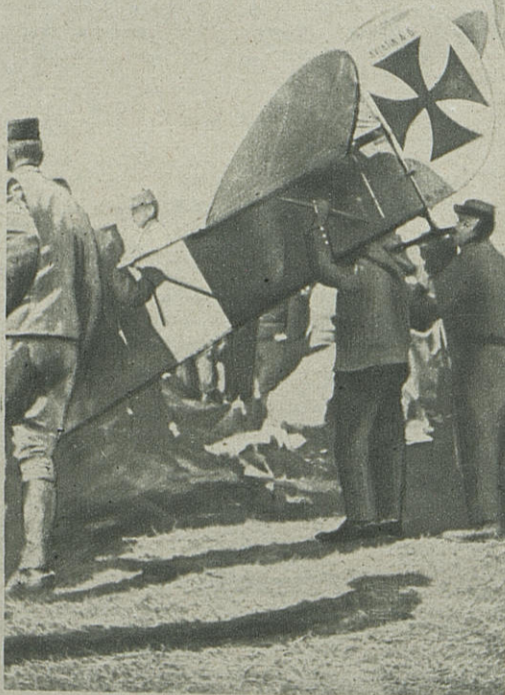
« Et maintenant rendez-moi ma coquille ; le coup de l'étrier, et merci.

« Vous voyez qu'il n'est pas besoin de piloter un 100 chevaux et qu'un cavalier avec son cheval peut encore faire de la bonne besogne contre les aviatiks !

— Bonne chance !

Et il disparut vers la montagne de Reims avec son escorte de prisonniers, laissant chacun de nous rêveur devant cet héroïque fait d'armes, peut-être unique dans toute cette guerre.

(A suivre.)



LA CAPTURE D'UN AVIATIK

Depuis quelques semaines les pilotes allemands jouent de malheur : il n'est pas de jour où quelque aviatik, en dépit de leur mitrailleuse de chasse, ne soit abattu par un de nos pilotes. Voici un de leurs appareils décoré de la croix de fer qui, mitraillé par un Morane-Saulnier, tomba dans nos lignes à S... Les deux hommes qui le montaient furent tués.

voyant le danger, ont rampé jusqu'aux avions.

« Et tandis que les uns sautent sur les mitrailleurs et les poignent, les autres essaient de mettre le feu aux avions.

« Par malheur, les réservoirs d'essence sont vides : la besogne est plus difficile ; elle se poursuit au milieu des coups de fusils, des râles des morts, des cris de blessés, chaque avion devenant un coin de champ de bataille.

« Tout ceci s'est passé en quelques secondes. Pendant ce temps, le reste des aviateurs allemands est sorti des tracteurs et ouvre le feu au hasard... D'un tracteur illuminé intérieurement, le lieutenant de K... voit le chef du parc d'aviation qui donne des ordres, pare à l'attaque.

« C'est là le nœud de la résistance. Le lieutenant français n'hésite pas, il rampe sous les avions, s'approche du tracteur et, se dressant devant l'officier allemand, l'abat d'un

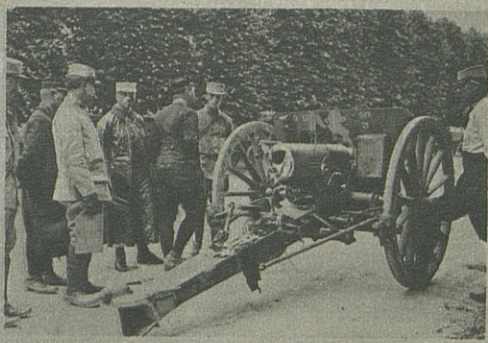


L'IMPÉRIAL GAGA

Fac-similé de la couverture en couleurs du N° 5 de *La Baïonnette* qui vient de paraître. On y trouvera sur 16 pages en noir et en couleurs signées par Willette, Benjamin Rabier, Charles Huard, Métiwet, G. Meunier, Abel Truchet, Grandjouan, etc., les dessins les plus satiriques et les plus humoristiques sur FRANÇOIS-Joseph, l'Impérial Gaga. Les numéros précédents : *Le Kaiser rouge, Têtes de Turcs, Le Clownprinz, Bouillons de kultur* ayant été réimprimés, nous pouvons dès aujourd'hui les livrer au prix habituel de 20 centimes le numéro contre mandat-poste adressé à M. l'Administrateur de l'Édition Française Illustrée, 8, boulevard des Capucines.

(1) Voir les numéros 15 et suivants.

EN MARGE DE LA GUERRE



Un rude luteur. — Canon de 75 ayant tiré, sans que son mécanisme en ait le moins souffert, 3.290 coups aux combats d'Hébuterne qui durèrent quatre jours.



A Constantinople. — Le nouveau pont de Galata, détruit par les sous-marins anglais qui émergèrent au cœur même de la ville : à la Corne d'Or.



Pour l'anniversaire de Jaurès (1^{er} août 1915). — La foule recueillie défile rue de la Tour, devant le buste du grand tribun, tout fleuri de roses et d'immortelles.



A Lyon. — Le retour de captivité du petit Marcel Lemoine, le plus jeune otage qui fut interné à Stanwenden. Il est reçu par le préfet et par M. Herriot.

Notre numéro spécial sur
LES DIABLES BLEUS

Paraîtra samedi prochain 21 août.

Les chasseurs alpins sont, c'est un fait incontestable, parmi les plus populaires de nos troupes d'élite. Sur les Vosges, dès le premier jour de la guerre, héros de cent exploits, terreur de nos ennemis, qui leur ont eux-mêmes donné ce pittoresque et terrible surnom :

LES DIABLES BLEUS

qui les suivra comme un témoignage de leur bravoure; ils viennent encore de se couvrir de gloire en s'emparant de Metzeral et des environs de Munster. Aussi, c'est-il aux chasseurs alpins, aux vainqueurs de l'Hartmannsweiler, de la cote 830, aux *Diables bleus*, qui, tout récemment, renouvelaient le glorieux exploit de Sidi-Brahim, qu'a été confié — suprême honneur — le drapeau des chasseurs à pied...

Ce drapeau, les *Diables bleus* le promèneront bientôt dans l'Alsace qu'ils vont nous rendre. Il était donc naturel que *J'ai Vu...*, leur consacra son prochain numéro spécial (21 août). Leur vie héroïque dans les tranchées, dans ces sapinières des Vosges, en cantonnement ou à la bataille, les chefs qui les y conduisirent, tout cela, *J'ai Vu...* l'évoquera dans plus de 50 documents inédits dans le numéro spécial qu'il consacre aux :

DIABLES BLEUS

aux glorieux soldats au béret si crâne et si français.



Le général Gaillot a la joie et la fierté de décorer de la médaille de guerre son fils le sergent Gaillot, à l'hôpital auxiliaire de l'avenue du Roule, à Neuilly.



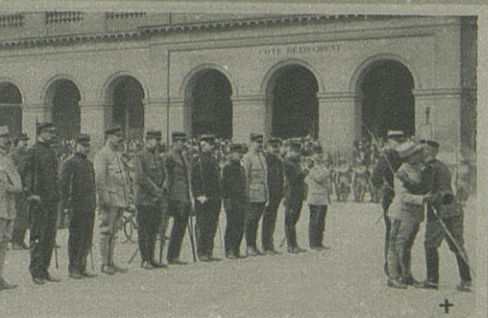
Au passage du train des grands blessés en gare de Lausanne à 2 h, 40 du matin. En dépit de l'heure, les Suisses, sur les quais, acclament nos soldats.



Avant le départ des ambulances automobiles, du D. Gosset. La voiture dentaire pourvue des derniers perfectionnements. On y distingue le fauteuil classique (4 août).



A Berlin. — L'ambassadeur américain Girard (X) vient saluer à la gare ses nationaux qui quittent l'Allemagne après la note du P^t Wilson (24 juillet).



Le général Frotti commandant les chasseurs d'Afrique, promu officier de la Légion d'honneur, reçoit aux Invalides l'accolade du général Cousin (5 août).



Le Dr Carrel (X) l'illustre chirurgien, accompagné de deux confrères américains, visite une ambulance automobile qui part pour la ligne de feu (4 août).

UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 31 JUILLET AU 6 AOUT

SAMEDI 31 JUILLET. — Attaques allemandes repoussées au Labyrinthe, à Souchez, à Quennevières, à Vauquois, au bois Le Prêtre.

— On donne comme probable l'évacuation de Varsovie que les Allemands menacent d'entourer.

— Le général Brulard désigné pour commander une division aux Dardanelles est parti rejoindre son poste.

DIMANCHE 1^{er} AOUT. — Du côté de Mitau, les Allemands sont obligés, sous la pression russe, de reculer.

— Les Italiens progressent du côté de Tolmino et de Gorizia.

— Adresse du pape aux nations belligérantes les invitant à faire la paix.

LUNDI 2 AOUT. — Manifeste de Guillaume à son peuple.

— Bout de l'an de Jaurès.

— Déclarations de M. Carton de Wiart et de M^r Asquith à propos de l'anniversaire sanglant.

— Dégradation de Desclaux.

MARDI 3 AOUT. — La France en appelle au monde civilisé et usera de représailles si l'Allemagne continue ses persécutions envers les citoyens non belligérants habitant les territoires français occupés par elle.

— Les Italiens s'emparent du mont Modella.

MERCREDI 4 AOUT. — Interviews sur l'union de tous les partis en France.

— Bombardements intenses en Argonne et dans les Hauts-de-Meuse.

— L'offensive allemande en Pologne s'accroît.

— Progression italienne sur le Carso.

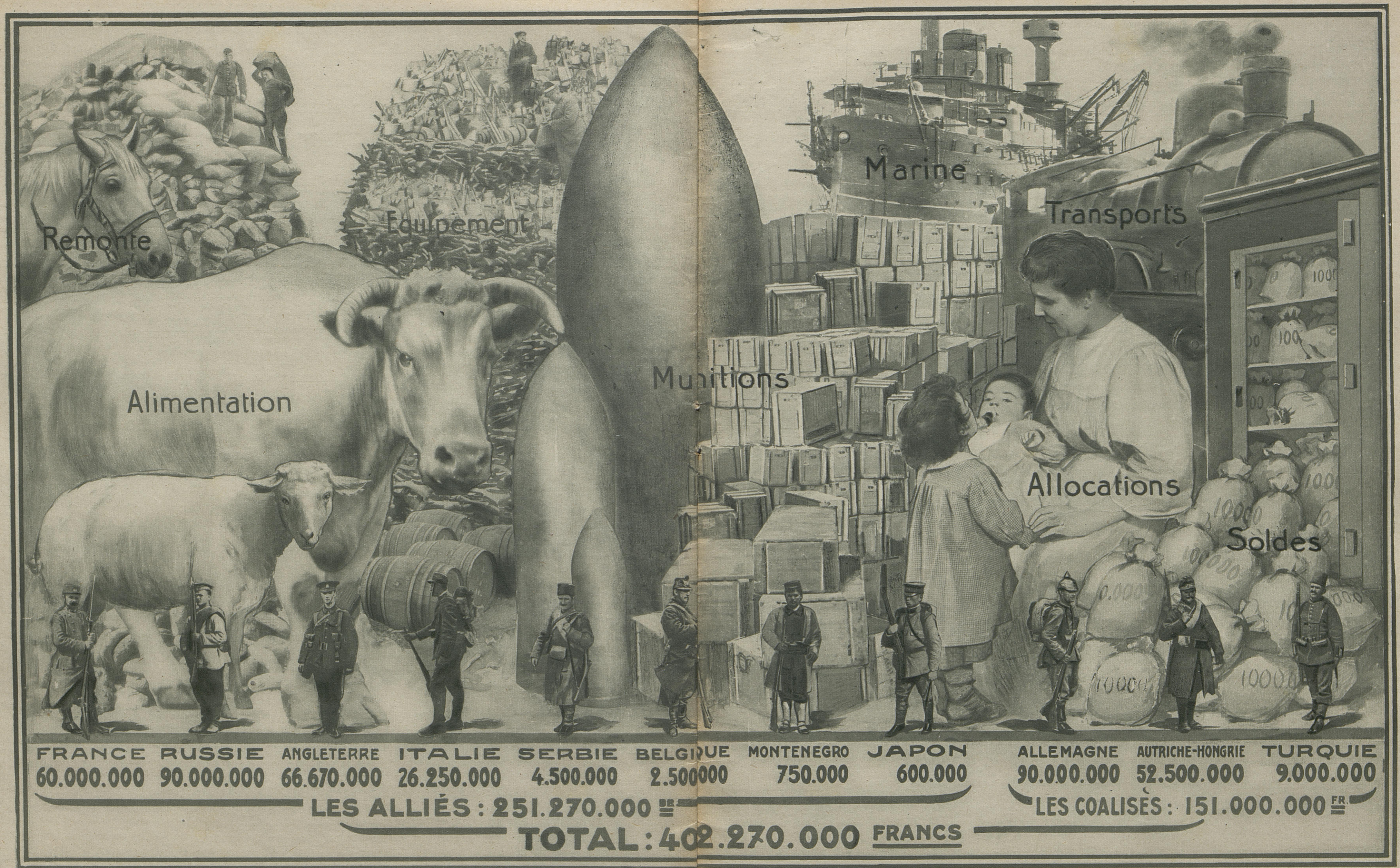
JEUDI 5 AOUT. — Télégramme entre M. Poincaré et le roi d'Angleterre.

— Les alliés lutteront jusqu'au bout.

— Combats acharnés à coups de grenades sans résultat.

— Séance à la Chambre. Discours de MM. Viviani et Deschanel sur l'anniversaire de la déclaration de guerre acclamés par tous les députés.

VENDREDI 6 AOUT. — Occupation de Varsovie par les Allemands.



402.270.000 FRANCS : VOILA CE QUE COÛTE UN JOUR DE GUERRE

Pour faire la guerre, les vertus militaires ne suffisent pas, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. On sait que nous ne manquons ni des unes ni de l'autre. L'or afflue aux guichets de nos banques et notre crédit, avec celui de nos alliés anglais, qui en un mois sous-

crivaient un emprunt de près de 20 milliards, est le plus solide qui soit au monde. Nos ressources suffisent donc, et largement, dans une guerre sans exemple, aux dépenses qu'elle nécessite et qui sont formidables. Qu'on en juge : si l'on estime, en effet, à 15 fr. par

jour — et les calculs ont démontré la réalité du fait — les dépenses moyennes d'un soldat en nourriture, munitions, transports, etc., et si l'on sait, d'autre part, qu'en ce moment 26 millions d'hommes sont en armes dans l'Europe transformée en champ de bataille, on voit ce

que coûte la guerre : 402.270.000 francs par jour. Les Alliés, pour leur part, dépensent 251.270.000 francs, nos ennemis 151 millions. Dans cette course fantastique aux millions, nous tenons bon. Nos ennemis, eux, s'essoufflent déjà. Que sera-ce donc dans trois mois ?



UN DES ROIS DE LA BATAILLE : LE 250 DE SIÈGE EN POSITION

Non sans efforts, cet obusier a été amené en pleine forêt, et, monté sur son pesant affût, il dresse vers le ciel sa gueule béante. Les artilleurs ont chargé la pièce et n'attendent plus que l'ordre de faire feu. Au signal donné, le coup part et fait trembler le sol. Le lourd projectile monte, monte vers les nues,

décrivant une courbe, avant d'aller s'abattre à quelque quinze kilomètres de là, au milieu des lignes allemandes. A la lorgnette, nos observateurs aperçoivent comme un nuage de terre s'élevant à plus de cent mètres en l'air et retombant en pluie : c'est l'obus de 250 qui vient d'éclater, pulvérisant les retranchements.